

Point d'entrée

« Nous appelons “science” notre rêve, et “mythe” celui de nos pères : c’est toute la différence. »

Lettre de Victor Henry à Salomon Reinach du 13 octobre 1902¹.

Depuis son retour de France en 1891, Ferdinand de Saussure enseigne la grammaire comparée et le sanscrit à l’université de Genève, où une chaire a été créée spécialement pour lui. En 1906, le 6 décembre, en remplacement du professeur Joseph Wertheimer (1833-1908), il ajoute deux heures de linguistique « générale ». Ce cours s’étale sur trois périodes, de janvier 1907 à juillet 1907, de novembre 1908 à juillet 1909, d’octobre 1910 à juillet 1911. Après sa mort, qui survient en 1913, deux de ses élèves – Charles Bally (1865-1947), professeur de grammaire et de linguistique générale à l’université de Genève, et son collègue Albert Sechehaye (1870-1947), professeur de français moderne – décident de reconstruire ce cours à partir de cahiers de notes de divers étudiants et de brouillons du maître afin de l’éditer. Le *Cours de linguistique générale* paraît à Paris aux éditions Payot en 1916. Il va faire la célébrité de Saussure.

Maintes fois réimprimé et traduit en diverses langues, ce texte, posthume, très discuté, a ravivé l’enthousiasme que Saussure avait gagné tout jeune déjà, en 1878 – il avait alors vingt-et-un ans – en publiant le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (Leipsick, B. G. Teubner, 1879). Antoine Meillet dira que c’est là le « plus beau livre de grammaire comparée qu’on ait écrit². »

Entre ce livre et le *Cours de linguistique générale*, qui pose les bases de la scientificité de la linguistique au moins dans la tradition européenne occidentale, l’influence de Saussure est indiscutable. Il tient une place indéniable dans l’histoire

¹ Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, boîte n° 80. Auteur proluxe, S. Reinach (1858-1932) est un spécialiste d’archéologie et d’histoire des religions.

² A. Meillet, « Ferdinand de Saussure », dans l’*Annuaire 1913-1914* de l’É.P.H.É., 1916, p. 115-123 et dans le *Bulletin* de la Société de linguistique de Paris, 1913, p. clxv-clxxv.

NOTA BENE : Pour les personnalités dont les principales caractéristiques biographiques ne sont pas immédiatement données, on se reportera à la notice insérée par la suite dans le chapitre sur les élèves et auditeurs de Saussure. Ils bénéficient d’une notice biographique spécifique. Ainsi en est-il pour Meillet.

de la discipline, au point que sa lecture a suscité le développement de ce que l'on est bien forcé de reconnaître comme une saussurologie. La publication par Robert Godel des *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale* a, en effet, déclenché une série de travaux après 1957³. Pour tâcher d'atteindre au mieux la pensée originale de Ferdinand de Saussure, revenir sur l'établissement du texte de la version Bally-Sechehayé, il a au fil des ans paru un nombre non négligeable de textes. Il importait de s'inquiéter de l'hétérogénéité des sources et de la part des initiatives théoriques qui revenait tantôt aux éditeurs tantôt à Saussure lui-même. En ce sens, les travaux de Tullio de Mauro, de Rudolf Engler et l'invention des *Cahiers Ferdinand de Saussure* (1941) ont largement contribué à accentuer parmi les linguistes une acuité épistémologique à l'endroit de textes supposés de Saussure, comme à l'égard sans doute de la discipline en général⁴. Cette quête a été exceptionnellement relancée à deux reprises, d'une part dans les années 1960 avec l'exhumation par Jean Starobinski de recherches anagrammatiques ou « hypogrammatiques » menées par Saussure ; d'autre part, plus récemment, en 1996, avec la découverte de manuscrits dans l'Orangerie de l'hôtel de Saussure à Genève⁵.

Alors que se donne à comprendre le parcours théorique qui fait passer Saussure de l'étude des langues d'un point de vue comparatiste à l'élaboration de la langue comme système de signes régis par la notion de valeur, s'ajoutent cent cinquante cahiers de notes que Saussure remplit entre 1906 et 1910 sur le vers saturnien (certains ont supposé que le vers saturnien, très ancien, avait pu garder quelque rapport avec le rythme des Védas, où l'on trouve des thèmes rythmiques obligés), Virgile, Homère, la métrique védique, la structure de la légende des Niebelungen. Dans la prose et les vers latins, comme dans les vers de son contemporain Giovanni Pascoli (1855-1912), Saussure repère des jeux phoniques, une « poétique phonétisante » et « spécialement l'anagramme ». Il paraît ne pas percevoir vraiment que toute activité discursive manifeste cette propension à s'organiser en recherches

³ R. Godel, *op. cit.*, Genève, Droz et Paris, Minard. Johannes Fehr a naguère tenu le compte bibliographique dans l'une des « Annexes » de son *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, P.U.F., 1997, p. 250-266.

⁴ Rudolf Engler, *Cours de linguistique générale*, édition critique, Wiesbaden, Otto Harassowitz, 1967 ; Tullio de Mauro « Notizie biografiche e critiche su F. de Saussure », édition italienne du *Corso di linguistica generale*, Bari, Laterza, reprise, traduite, dans l'édition française.

⁵ Jean Starobinski : « Les anagrammes de Ferdinand de Saussure, textes inédits » dans *Mercur de France*, février 1964 ; « Les mots sous les mots : textes inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure », dans *To Honor Roman Jakobson*, La Haye, Mouton, t. III, 1967 ; 1969 : « Le texte dans le texte : textes inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure », dans *Tel Quel* n° 37 ; *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, essai, Paris, Gallimard, 1971. Et plus récemment : Francis Gandon, *De dangereux édifices : Saussure lecteur de Lucrèce, les "Cahiers d'anagrammes" consacrés au "De rerum natura"*, Louvain-Paris, Peeters, Bibliothèque de l'information grammaticale, 50, 2002 ; Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, édités par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard, 2001. Ces manuscrits sont conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

phoniques plus ou moins expressives d'allitérations et d'assonances. Dans ces « mots sous les mots » qui s'agitent comme une sous-conversation, Saussure croit avoir décelé le résultat d'une activité cryptique. Ainsi discerne-t-il dans un vers comme *Taurasia CIsauna SamnIO cePIt...* le nom de *SCIPIO*, Scipion.

Quel que soit l'intérêt de l'alibi sémiologique allégué par Jakobson (1896-1982) – Jakobson attribue à Saussure l'intuition d'avoir possiblement repéré une poétique même inconsciente à l'œuvre dans nombre de textes antiques et actuels⁶ – ce travail situe Saussure à la fois comme cet être affectif dont il s'agirait de trouver la logique sous-jacente dans ce qu'il énonce, mais aussi comme être historique, soumis aux préjugés d'une ambiance idéologique.

En effet, cette idée d'un code secret qui se dissimulerait se retrouve quarante ans plus tôt chez le premier maître de Saussure, Adolphe Pictet (1799-1875). Cette activité ludolinguistique (dont Saussure finalement doute comme en témoigne une lettre envoyée à Meillet) s'avère pour Pictet une décision rationnelle prise dans les langues elles-mêmes et le sanscrit en particulier. Dans le *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises. Lettres adressées à M. le général Creuly*, daté de 1867, Pictet insinue qu'une secte a œuvré dans l'architecture même de la langue⁷. Pour lui, la langue ne saurait être abandonnée à l'inconscience des locuteurs ; elle obéirait plutôt à une poétique dont on aurait égaré les principes : « Je soupçonne fort, écrit Pictet, que l'origine d'un ensemble aussi compliqué que les lois euphonico-grammairiennes [elles concernent la permutation des consonnes initiales tout à fait particulières au grec et aux langues celtiques] se lie aux institutions sacerdotales du druidisme qui paraissent avoir été connues à toute la race celtique. » Dans une lettre à Schlegel, il émet l'idée que les lois de la formation des « langues les plus développées, les plus cultivées du monde entier » sont liées à cette question d'origine⁸. Les « affinités », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Pictet, entre langues celtiques et sanscrit, reposeraient sur une activité sectaire et consciente. Ainsi, l'étude du sanscrit se justifierait d'autant plus que « l'examen des idiomes celtiques [lui] paraît démontrer avec évidence qu'au moment de la séparation, la langue-mère ["de toute la famille"] possédait déjà tout un système de lois euphoniques, que le sanscrit a le mieux conservé, si bien que certaines anomalies du celtique trouvent encore leur explication dans les règles euphoniques de l'idiome sacré de l'Inde ».

⁶ R. Jakobson, « La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes », *L'Homme*, vol. XI n° 2, 1971, p. 15-24.

⁷ A. Pictet, *op. cit.*, Paris, Librairie académique Didier, extrait de la *Revue archéologique*, p. 170. Le général Creuly (1795-1879), retraité en 1857, s'adonnait à l'épigraphie et à la topographie de la Gaule romaine ; il prit part à l'organisation du musée de Saint-Germain.

⁸ A. Pictet, « À M. A. W. de Schlegel, "Sur l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit" », *Journal asiatique*, t. II, 3^e série, 1837, p. 455.

De cette tradition motivante et poétique, le *Cours de linguistique générale* se démarque. Dès lors que la langue est actualisée, certains procédés phoniques qui pourraient avoir une valeur incantatoire est juste un possible pragmatique, une recherche de l'effet dont le locuteur est plus ou moins conscient dans son exercice.

Par-delà l'influence merveilleuse de Pictet, qui paraît de loin en loin courir jusqu'au *Cours de linguistique générale*, se donne à comprendre ce qui s'est construit : la reconnaissance de l'objet « langue » dans sa capacité à modifier son propre système dès lors qu'elle est parlée. Saussure a abandonné le travail entrepris sur les anagrammes de 1906 aux premiers mois de 1909, ces 140 cahiers de notes environ, griffonnées, sans en rien publier jamais parce que, « des mots sous les mots », on en trouve partout, dans les *Commentaires* de César, les lettres familières de Cicéron... et ailleurs⁹. Si les auteurs ne font aucune allusion à ce procédé dans aucun de leurs écrits, c'est qu'ils ne sont pas les signes de reconnaissance d'une secte. Il faudrait sinon croire que le secret a été bien gardé et comme révélé à Saussure.

Saussure tente de sortir la linguistique de cette celtomanie ambiante à la Pictet¹⁰ et de toutes sortes de spéculations : c'est l'une des tâches que s'était fixée la Société de linguistique de Paris qu'a fréquentée Saussure lors de son long séjour parisien à l'École des hautes études. Pris dans cet ensemble, dans la perspective d'une histoire qui vise à comprendre mieux la réception accordée à la pensée de Saussure et à la formation de la pensée linguistique, il paraît nécessaire de se focaliser sur les conditions de possibilité de l'émergence d'un Saussure au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Cette histoire passe par Paris, dans ce cénacle où se cotoient Michel Bréal, Gaston Paris, les frères James et Arsène¹¹ Darmesteter, Louis Havet¹², Paul Meyer, Victor Henry¹³, et une nouvelle génération de linguistes en train de se former.

⁹ Dans les *Subsidia Pataphysica* du 29 Gueules 99 [1972], un pataphysicien, Latis, remarquait en recopiant un vers de la IV^e *Bucolique*, que « le sonore et immense hexamètre spondaïque, contenait la preuve des preuves, la fulguration aveuglante : *CarA DEUm SoboleS, magnUm joviS incREmentum* ! Virgile l'avait prévu. L'enfant merveilleux de la IV^e *Bucolique*, que Dante et Hugo priront pour le Christ, c'était Ferdinand de Saussure et l'âge d'or annoncé, c'était celui de la linguistique structuraliste » (n° 15, Collège de Pataphysique, p. 38).

¹⁰ F. de Saussure rend raison de la méthode de Pictet dans le *Journal de Genève* du 17 avril 1878, p. 3, col. 1 et de ce type de recherches dans le *Cours de linguistique générale* [1916], 5^e partie, chapitre IV « Le témoignage de la langue en anthropologie et en préhistoire », Paris, Payot, 1982, p. 304-312. Cf. Marc Décimo, « La celtomanie au XIX^e siècle », Paris, B.S.L.P., t. XCIII, fasc. 1, 1998, p. 21.

¹¹ N.B. : Comme Arsène Darmesteter a suivi le cours de Saussure, il dispose d'une notice à son nom. À demi bossu, « si chétif qu'il semblait impossible qu'il pût vivre », James Darmesteter (1849-1893) entre à la Talmud-Tora en 1859, puis à l'institution Joseph Derembourg, enfin à l'École des hautes études où il suit les cours de sanscrit et d'iranien. Élève de Bréal et de Bergaigne, il soutient sa thèse de doctorat *Ormazd et Ahriman : leurs origines et leur histoire* (1877), date à laquelle il devient répétiteur de langue zende à l'École. En 1880, il est directeur adjoint de l'École. En 1882, il succède à Renan comme secrétaire de la Société asiatique. Il est appelé en 1885 à la chaire de persan au Collège de France. Il est envoyé en mission en Inde pour étudier la langue et la littérature afghanes. En 1892, il devient directeur de l'École. Du strict point de vue linguistique, James Darmesteter a distingué le zend du vieux persan et montré que le persan moderne dérive du dialecte du Fars, que le pehlvi et

le persi ne sont pas des langues mais des manières d'écrire le persan. Il a dirigé la *Revue de Paris* (M. Bréal, *L'Œuvre scientifique de James Darmesteter*, Paris, Imp. nationale, 1895, p. 17-40 ; bibliographie par Edgar Blochet, iranologue et élève de J. Darmesteter, et *D.B.F.*, t. X, p. 199-200).

¹² Louis Havet (1849-1925), élève de Bréal, répétiteur à l'École des hautes études en philologie latine, maître de conférences en 1875, docteur en 1880, professeur de philologie latine au Collège de France à partir de 1889 et membre de l'Institut en 1893 (*D.B.F.*, t. XVII, p. 783).

¹³ D'abord professeur de législation et d'économie politique à l'Institut départemental du Nord de la France (1872), conservateur en chef de la bibliothèque municipale de Lille (1880), Victor Henry (1850-1907) est poussé vers une carrière universitaire par sa passion pour la linguistique. Élève de Bréal, de Hauvette-Besnault et de Bergaigne, il est chargé de cours complémentaire de philologie classique à la faculté des lettres de Douai (1883) ; il passe en 1888, à la mort de son maître, Bergaigne, à la Sorbonne où il est chargé d'un cours complémentaire de grammaire comparée. Il est nommé en 1894 professeur de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes (Christophe Charle : *Les Professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique 1809-1901*, Paris, I.N.R.P./C.N.R.S., vol. I, 1985, n° 58 et M. Décimo : « Victor Henry ou l'itinéraire d'un linguiste autodidacte d'après les fragments de sa correspondance » dans *Archives et Documents* de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage, décembre 1995, p. 1-94.